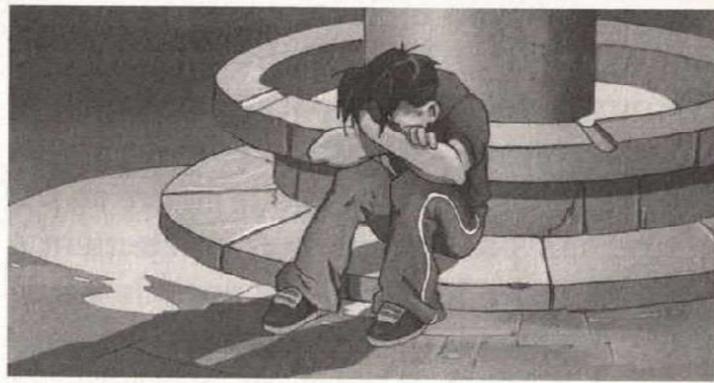


Chapitre 4



Les jours qui ont précédé le procès ont été terribles.

Les quatrièmes, toujours la même bande, se déchainaient à chaque fois qu'ils m'apercevaient. Cent fois par jour, le mot « balance » traversait les couloirs. Les mauvaises plaisanteries, les jeux de mots douteux – du style « On les met où les cent grammes ? Dans la balance ! », – les bousculades, les coups de pied... j'avais droit à tout.

« Tiens bon, me reconfortait Salomé. C'est la racaille qui te harcèle. Regarde, il y en a plein qui

ne disent rien. Je suis sûre qu'ils pensent que tu as raison. »

Peut-être le pensaient-ils, mais ils ne réagissaient pas et ils laissaient faire sans me manifester le moindre soutien. Le découragement s'emparait de moi. Je m'interrogeais chaque jour davantage. Parfois, je me disais que cette affaire ne me concernait pas et que mon entêtement à vouloir jouer le héros me pourrissait la vie. Allais-je pouvoir supporter ce harcèlement jusqu'à la date du procès ? Et après, est-ce que ça continuerait ? Est-ce que je ne resterais pas éternellement une « balance » ?

Un mardi matin, à la récré de dix heures, alors que les mots « balance », « kafeur », « pourri » et autre « Vincent-grammes » circulaient dans les couloirs au milieu des ricanements, le petit sixième à qui j'avais failli mettre une gifle s'est planté devant moi :
« T'es complètement louf. Tu joues avec ta vie. Ses copains, tu y as pensé ? On voudrait pas être à ta place après le procès.

— De la bouillie ! Ils vont t’exploser la tête a enchainé le grand qui le protégeait tout le temps. Ils vont te décalquer à coups de batte de baseball. Ils tolèrent pas les balances, eux.

— Et après, tes copains les keufs s’ront plus là pour te défendre », a conclu le petit.

J’ai eu soudain peur. les représailles ! Je n’y avais pas pensé. Au collège, pour les petites choses comme pour les histoires très graves, tout le monde se tait par peur des représailles. C’est le système. On te vole tes affaires, mais tu dis que tu les as perdues. on te frappe, mais tu réponds que c’est pour jouer. Dans les escaliers, certains profitent du manque de surveillance pour tripoter les fesses ou la poitrine des filles les plus timides, mais elles n’osent pas protester. On t’insulte, mais tu fais semblant de ne pas avoir entendu. Les profs eux-mêmes, quand ils se font injurier dans les couloirs ou dans la rue, font semblant de ne rien entendre. Pourquoi ces silences ? Réponse : la peur des représailles.

Un soir où j’avais le moral au plus bas, j’en ai parlé à Salomé :

« Au fond, on devrait se révolter au lieu d'avoir toujours la trouille. Tu ne crois pas ? »

Salomé ne m'a pas répondu mais ses yeux noirs m'ont fixé un long moment. L'idée faisait son chemin dans sa tête. Je l'ai compris le lendemain quand madame Ruiz lui a adressé ses traditionnelles vexations :

« Devoir bâclé ! Tu as encore regardé la télévision au lieu de travailler ! »

Madame Ruiz était sur le point d'enchaîner quand Salomé s'est levée et, très poliment, lui a répondu :

« Non, Madame, j'ai passé deux heures et demie sur ce devoir. Vous pouvez indiquer que les réponses sont inexactes, mais vous n'avez pas le droit d'écrire que c'est un devoir bâclé, tout simplement parce que ce n'est pas vrai. »

Puis elle s'est assise, très calme, et a soutenu le regard de madame Ruiz. Il s'est fait un grand silence dans la classe. On s'attendait à un coup de tonnerre, des cris, des menaces, une punition... Il ne s'est rien passé. Madame Ruiz a

tourné les épaules et a poursuivi d'une voix devenue étrangement petite :

« Jean-Louis, ton devoir est excellent. »

Salomé m'a adressé un sourire et elle m'a chuchoté à l'oreille : « A partir de maintenant, on résiste ! »

Une dizaine de jours avant le procès, les journaux ont parlé à nouveau de l'affaire et publié des photos du pompier tabassé. L'enquête avait prouvé que le voyou, contrairement à ce qu'il avait affirmé le jour de son arrestation, avait bien participé aux bagarres, non seulement devant le stade, mais aussi dans tout le quartier. Il avait fini par avouer qu'il était passé dans notre rue et qu'il avait vu les deux ambulances mais il continuait à nier farouchement être l'auteur des coups portés contre le pompier. Certes, il reconnaissait l'avoir vu à terre, mais il répétait qu'il avait pris la fuite sans participer au lynchage. Tout reposait donc sur mon témoignage.

Le mardi matin, plusieurs classes sont regroupées pour aller au stade. Nous travaillons en groupes. Le prof passe de l'un à l'autre.

Évidemment, il ne peut pas être présent partout en même temps. Ce mardi-là, je me suis retrouvé dans un groupe avec des élèves dont certains appartenaient à la bande qui me persécutait.

« Faut supporter l'odeur ! a commencé un rouquin en se bouchant le nez.

— Ça pue le pourri !

— Ah ! la pourriture !

— Tu veux dire la balance ! »

Je ne répondais pas, mais je comprenais que le ton était donné. Il y eut les insultes, puis les coups de pied, puis les haies positionnées à l'envers pour que je tombe. L'entraînement est devenu un combat où j'essayais à tout moment d'esquiver les coups.

Au départ de la première course, alors que je démarrais hors des startingblocks, un pied s'est tendu. Je me suis affalé de tout mon long, tendant les mains en avant pour protéger mon visage. Quand je me suis relevé, les paumes écorchées, des ricanements ont fusé. Celui qui avait tendu la jambe levait les bras au ciel pour se disculper et expliquait au prof qui accourait :

« J'ai rien fait, M'sieur, il s'est vautré tout seul. »

Le prof m'a permis d'aller dans les vestiaires pour me laver les mains et c'est là que j'ai découvert mes affaires, éparpillées aux quatre coins de la pièce, piétinées, mouillées, trempées dans les toilettes. À ce moment, j'ai eu envie de pleurer, mais j'ai pensé à Salomé. « On résiste ! »

Quand je suis revenu sur le stade, le prof avait constitué deux groupes. Manque de chance, je me trouvais dans celui où il n'était pas, à l'autre bout du stade, pour travailler les départs de course. Je me suis senti plus seul que jamais. « Pourri ! ... Balance ! ... On va t'éclater la tête ! ... Indic ! ... Sale keuf ! ... »

Rapidement, hors du regard du prof, les coups se sont mis à pleuvoir. Ils m'ont fait tomber sur les genoux. Mon survêtement s'est déchiré. Ils m'ont donné des coups de pied, de poings, ricanant et m'insultant. Je n'en pouvais plus, j'ai craqué ... J'ai éclaté en sanglots et, sous des bordées de « pleurnichard » et autres insultes, j'ai traversé le stade et j'ai couru en direction de

la sortie. Les « M'sieur, M'sieur, il s'barre ! » ont attiré l'attention du prof qui s'est mis à hurler :
« Je t'interdis de sortir. Reviens ici tout de suite ! »

Mais il était trop tard, j'avais déjà franchi la grille du stade.

Je suis resté longtemps près d'une fontaine où papa avait l'habitude de venir me chercher après le sport.

Je pleurais :
« J'm'en fous du collège, des profs, de la racaille ! J'm'en fous du procès, du voyou, du pompier. C'est pas mon affaire. Je ne dirai rien. C'est pas mon affaire ! »

Je ne supportais plus de vivre comme ça et je n'entrevois aucune autre solution, sinon celle de fuguer, de partir très loin en sautant dans n'importe quel train pour fuir ce cauchemar, aller dans un pays où personne ne me connaîtrait.

À midi, papa est passé. Je suis monté mécaniquement dans la voiture. Il m'a regardé de la tête aux pieds.

« Qu'est-ce qui t'est encore arrivé, Vincent ? »

— Rien.

— Masi tu as un trou à ton survêtement et tu saignes ! Et où est ton sac de sport ?

— Roule, papa... »

Il est resté silencieux et a pris la direction de la maison.

Ma mère nous attendait, affolée. J'ai tout de suite compris que le collègue l'avait prévenue. « Où étais-tu ? On t'a cherché » partout... Mon Dieu, mais tu es couvert d'éraflures ! »

Elle a tendu les mains vers moi. Je les ai repoussées violemment. Papa s'est dirigé vers le téléphone :

« J'appelle le principal du collège. On aurait sûrement évité toutes ces hist... »

Je lui ai coupé la parole :

« Je ne retournerai pas au collège. Pas question ! J'en peux plus d'être la tête de turc de tout le collège. Vous ne savez pas ce que c'est d'être traité de balance toute la journée. C'est horrible, horrible ! »

J'ai amorcé une fuite vers ma chambre en ajoutant :

« Je ne sais rien ; je ne témoignerai pas ! Vous entendez ? Je ne sais rien ! »

Mon père a essayé de me retenir :

« Vincent, viens ici. »

J'ai cru qu'il allait me rattraper, mais j'ai vu la main de maman se poser sur son bras pour l'arrêter.

Tout l'après-midi, je suis resté enfermé dans m chambre. Le marsupilami en peluche de mon enfance, accroché au plafond par son interminable queue, se balançait au rythme des gifles que je lui donnais. Il encaissait tous les coups que je j'étais bien incapable de rendre à ceux qui m'insultaient. Ma décision était prise :
« Je ne témoignerai pas. Je ne dirai rien. Est-ce qu'une condamnation redonnera la santé au pompier ? Est-ce que je vais me pourrir la vie pour une histoire qui ne me concerne pas ? »

J'ai essayé de me persuader que je n'avais pas rien vu, que d'autres aussi avaient frappé le pompier, que la blessure la plus importante avait peut-être été provoquée par la chute. J'ai

cherché tous les arguments qui pouvaient justifier ma lâcheté.

À cinq heures et demie, maman a frappé à ma porte.

« Tu as de la visite, mon Vincent. Des camarades sont là. Elles veulent te parler... »

Je n'avais envie de voir personne, mais je n'ai pas eu le temps de réagir. Salomé est entrée, suivie de Lorène et Nadia, les déléguées de notre classe, deux filles très réservées qui ne m'adressaient que rarement la parole. Pour une fois, c'était à qui serait la plus bavarde.

« On a apporté tes leçons et tes affaires.

— Tout était resté par terre, dans les vestiaires.

— Au début, le prof a piqué sa crise.

— Il voulait demander une exclusion de trois jours au principal. Là, une moitié de la classe a explosé : on a expliqué au prof que ce n'était pas juste. Te punir parce que tu n'en pouvais plus, c'était donner raison à ceux qui t'avaient poussé à bout.

— Le prof n’y comprenait plus rien. Tout le monde parlait en même temps... sauf ceux de la bande. Ils n’en menaient pas large.

— On ne va pas s’arrêter là. Regarde ! a alors ajouté Nadia en me tendant une feuille. On a préparé une lettre pour le principal. On lui explique que ce n’est pas juste. »

J’ai jeté un coup d’œil sur la feuille. Presque tous les élèves de la classe avaient déjà signé, mais aussi des élèves d’autres classes que je ne connaissais pas. J’éprouvais une curieuse sensation. Salomé a ajouté :

« On va continuer à demander des signatures. Tu n’es pas tout seul, Vincent. En plus, le prof de gym a prévenu les autres profs et il paraît qu’il y a eu une grosse discussion entre eux. La mère de Julie a dit que ça bardait en salle des profs. Monsieur Maréchal, le prof de maths des troisièmes, leur a dit d’ouvrir les yeux. »

Salomé s’est assise sur la moquette, près de moi. Elle a posé sa main sur mon cou et elle m’a dit :

« Tu vois, tu n’es pas tout seul, Vincent ! »



Parmi les livres et les leçons qu'elle m'avait apportés, Salomé avait glissé un magazine dans lequel on rappelait une fois de plus la fameuse agression. Je compris immédiatement. La photo de couverture avait été prise quelques minutes

après le lynchage, au moment où on montait la civière dans une ambulance. Le bras inerte du pompier pendait sur le côté. A l'intérieur du journal, quatre pages de photos racontaient ce qu'était désormais son quotidien d'handicapé. On le voyait assis dans un fauteuil roulant, en compagnie de son petit garçon qui lui tenait la main pour le soutenir, en famille chez le kiné. Il ne parlait plus et sa femme devait l'aider à manger, à se laver, à s'habiller. Une photo le montrait dans la salle d'eau et la légende indiquait qu'il lui fallait au moins une demi-heure pour se raser.

Les images étaient terribles.

Et si j'étais le petit garçon des photos ? Et si cet homme était mon propre père ? Pourquoi Salomé avait-elle glissé ce magazine ? N'avait-elle pas deviné que j'étais sur le point d'abandonner ? Ne voulait-elle pas me soutenir, m'encourager ?

J'ai regardé la photo du présumé coupable et, aussitôt, l'image de la godasse militaire shootant dans la tête du pompier inconscient a

resurgi dans ma mémoire. J'ai revu le visage haineux du voyou au moment de son passage sous mon arbre... L'homme qui était en prison était bien celui qui avait massacré le pompier. Je n'avais aucun doute. J'avais pensé renoncer et j'en ressentais maintenant une grande honte...